

Marie Lemeland

LE SYNDROME DU BÂTARD



Connaître ses origines
pour construire son identité



Flammarion

« Et si mes parents n'étaient pas mes vrais parents ? » Ce doute existentiel, nous l'avons tous ressenti. Parfois, il inaugure une quête des origines, bouleversant les repères d'une existence. Le récit de Marie Lemeland raconte cette quête. Il évoque ce que le corps peut ressentir avant même que l'esprit ne s'interroge, ausculte les blessures et dévoile par quel chemin passe la reconstruction d'une identité troublée.

À l'heure où les tests génétiques se démocratisent, la bâtardise ne peut plus être tue. Pour que la complexité d'une vie ne soit plus jamais source de honte, et que cette singularité s'assume comme une fierté, ce texte touchant et courageux fait triompher le pouvoir du langage et la légitimité d'être soi.

Marie Lemeland vit à Bruxelles. En 2018, elle a fondé le site « Bande de bâtards » où elle a recueilli et publié des centaines de témoignages. Le Syndrome du bâtard est son premier livre.

Flammarion



LE SYNDROME
DU BÂTARD

Marie Lemeland

LE SYNDROME
DU BÂTARD

Flammarion

© Flammarion, 2021
ISBN : 978-2-0802-6833-4

*À tous ceux qui se fraient un chemin
dans l'obscurité pour connaître leurs origines,
sans boussole ni soutien : vos histoires existent
et elles méritent d'être racontées.*

Je me sens toujours éloignée
de quelque chose, et de quelque part.
Mes sens me quittent les uns
après les autres pour se faire une vie à eux.
Si vous me rencontrez dans la rue,
ne soyez pas si sûrs de mon identité.
Mon centre n'est pas dans le système solaire.
Etel Adnan, *Au cœur du cœur d'un autre pays*

PRÉAMBULE

Combien sommes-nous à découvrir, une fois adultes, que nous ne sommes pas l'enfant de notre père ? Beaucoup, je le sais, je le sens, malgré l'absence de statistiques fiables. Et pour cause, personne ne penserait à vérifier qu'il est bien l'enfant biologique de celui dont il porte le nom ; pourtant, tout le monde connaît, de près ou de loin, quelqu'un à qui c'est arrivé. J'écris « tout le monde » volontairement, car, depuis que je suis concernée par le sujet et que j'en parle autour de moi, c'est systématique, on me répond : « C'est fou ! Moi aussi je connais quelqu'un qui a appris ça ! » Et alors qu'à chaque fois je pose la même question : « Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ? », en face, mon interlocuteur affiche un air contrit. Rien, me répond-on le plus souvent. Rien, parce que, dans les familles on ne parle pas de ces choses-là, alors que, pour celui ou celle qui le vit, c'est un cataclysme

LE SYNDROME DU BÂTARD

qui ne dit pas son nom. Les chiffres varient, donc, mais une chose est sûre : quel que soit le nom que l'on donne à ces naissances « hors du cadre », j'en fais partie, et je suis loin d'être la seule à chercher des réponses à mes multiples questions.

Une étude publiée en 2016 dans la revue *Trends in Ecology and Evolution* fixait à 1 % le taux moyen de « fausses paternités », et c'est un taux qui serait resté à peu près constant au cours des derniers siècles¹. Le sujet reste tapi dans l'ombre, même si personne ne l'ignore vraiment. Je fais encore partie d'une génération, née bien avant les années 2000, qui a hérité d'une culture du secret solidement ancrée dans les mœurs. Dans le cas de celui lié aux origines, à l'époque où le mariage était encore plus ou moins arrangé, et bien avant l'apparition de la contraception et des tests ADN, un certain nombre d'enfants ont été conçus avec un autre géniteur que leur père officiel, sans qu'il soit toutefois possible, scientifiquement parlant, d'en établir la preuve. Cette absence de moyens techniques permettant d'établir le lien biologique explique pourquoi les différentes législations sur la filiation ont été basées sur les règles du Code Napoléon, qui éloignent depuis 1804 les réalités biologique et juridique. Dans l'incapacité de prouver avec certitude la

PRÉAMBULE

filiation biologique d'un enfant, celle-ci a longtemps reposé sur une fiction permettant de sécuriser la transmission et la conservation des patrimoines familiaux² plutôt que sur une éventuelle certitude biologique, ce qui permettait de garantir le maintien d'un certain ordre général.

Cette idée de la filiation, construite sur des liens sociaux plutôt que sur ceux du sang, a défini ce cadre duquel il est si difficile de s'extraire lorsqu'une révélation vient la contredire, entraînant un trouble identitaire extrêmement puissant. Il n'existe plus aujourd'hui de statut pour les enfants dits illégitimes, qui naviguent entre deux eaux, enfants d'un homme mais sans pouvoir accéder à la reconnaissance d'être à la fois l'enfant d'un autre, porteur d'une partie de ses gènes et d'un historique transgénérationnel. Il a ainsi fallu attendre l'émergence de nouvelles voix, défendant toutes les nouvelles conceptions relatives à la filiation, pour commencer à en questionner la nature. Mais, même là, cette figure du père est toujours restée très ancrée dans l'inconscient collectif, comme si c'était la seule référence possible, comme si interroger ce lien c'était faire preuve d'ingratitude, ne pas accepter tout ce qu'un homme avait pu donner à un enfant. J'y vois la marque d'un déni collectif et souterrain, qui freine considérablement la possibilité

LE SYNDROME DU BÂTARD

de comprendre l'importance de l'accès à ses origines.

Pour toutes ces générations précédentes, le secret étant tout à fait ancré dans les usages, et le système législatif lui-même ayant été conçu de manière que les enfants n'aient pas à questionner leurs parents sur quoi que ce soit qui relève *in fine* de leur histoire personnelle, il a toujours été inconcevable d'envisager de douter de ses origines et donc d'absorber et de transcender le choc ressenti à l'annonce d'une autre réalité sur leur naissance. Quand j'ai découvert à presque trente ans que je n'étais pas l'enfant biologique de mon père, je me suis pris cette réalité en pleine figure tant le silence pesait, partout autour de moi. Personne ne souhaitait en entendre parler, et j'étais moi-même incapable de verbaliser ce que je ressentais, coincée dans un entre-deux impossible à définir. Étais-je la fille de deux hommes ou d'aucun ? C'est difficile à croire, encore plus à expliquer, et je ne comprenais pas pourquoi cela me perturbait autant, puisque, après tout, j'avais des parents et que cet autre homme m'était tout à fait inconnu.

Autour de moi, on balayait le sujet en m'expliquant qu'au fond ce n'était pas si grave, d'autres en parlaient comme d'une bonne blague, j'ai moi-même souvent tourné l'événement en

PRÉAMBULE

dérision – vaine tentative pour éloigner le plus possible la simple idée que cela change quoi que ce soit dans ma vie. Qu’aurais-je pu dire, à part que j’avais découvert ne pas être la fille de mon père ? Et alors, m’aurait-on dit, tu en as un, il t’a élevée, que vas-tu chercher à fouiller les vieilles histoires ? Me taire était plus simple et, franchement, cela ne paraissait pas si terrible de prime abord. Il n’y avait eu ni crime, ni agression, ni mort brutale, aucun trauma visible. Malgré l’absence de blessure apparente, je me sentais très inconfortable, plus vraiment présente, doutant constamment de mon identité. Quand l’incertitude plane sur les origines biologiques, les fondements mêmes de sa propre existence vacillent, entraînant des séquelles plus ou moins handicapantes, de la crise d’angoisse aux pires phobies, que ce soit avant ou après la révélation. Mais cela non plus, il ne fallait pas que j’y pense trop : non seulement je ne savais pas quoi en dire, mais j’avais presque honte de mettre ma famille en danger, convaincue d’être une bombe à retardement, prête à tout faire exploser. C’est à la fois très prétentieux et assez prévisible.

Depuis l’enfance, j’avais complètement intégré, à travers la lecture de différents récits, que celui qui brisait le silence s’exposait à des dangers

LE SYNDROME DU BÂTARD

tous plus redoutables les uns que les autres. De la mythologie grecque aux contes de Perrault, je revoyais distinctement leurs destins tragiques clignoter comme autant de signaux d'alerte : parler, c'était prendre le risque d'être bannie, rejetée, ou bien punie. Et puis le silence ne me demandait pas trop d'efforts ; après tout, c'était ce que l'on m'avait appris à faire depuis toujours. J'étais le fruit d'un secret, cela ne devait pas être bien compliqué de le rester. Dans un même élan, je me suis ainsi empêchée de réfléchir aux mécanismes puissants qui régissaient l'organisation de ma cellule familiale, ceux-là mêmes qui avaient permis qu'un tel secret puisse perdurer, et j'ai prétendu que toutes les émotions contradictoires qui m'animaient – colère, incompréhension, angoisse – n'étaient peut-être que des caprices, jusqu'à m'en convaincre moi-même. Personne ne m'a contredite, chacun pouvait continuer à dormir tranquille tandis que je plongeais dans une tristesse indéfinissable.

Elle s'est installée dans mon quotidien, poisseuse et compacte, s'infiltrant dans les gestes les plus anodins, me maintenant dans un état semi-dépressif avec la désagréable impression de dévisser d'une falaise, attendant un impact qui ne venait pas. Au fond, qui étais-je, si mon existence était fondée sur un mensonge ? Pourquoi avait-il

PRÉAMBULE

fallu que ma mère cache les conditions entourant ma naissance ? Je perdais pied, ne trouvant aucune aide valable, aucun soutien, et je ne savais tout simplement pas comment exprimer mon désarroi. C'est ma fille qui m'a ramenée à moi. Le jour où j'ai réalisé que j'échouais à construire une relation satisfaisante et épanouissante avec elle, que sa présence m'effrayait plus qu'elle ne me comblait, j'ai compris que je m'étais figée dans l'incapacité d'activer tous les vecteurs de transmission parent-enfant. Comme dans une chaîne d'assemblage, plus rien ne s'enclenchait correctement, et il m'était impossible d'établir une connexion sereine. Si je ne me réappropriais pas ma propre histoire, quel héritage pouvais-je prétendre lui laisser ? Il devenait urgent que je retrouve ma juste place, à la fois dans la famille qui m'avait élevée et dans mon autre lignée, en appréhendant toutes les dimensions de ma double filiation, à la fois sociale et génétique. Sans cela, je pressentais que je ne réussirais jamais à maintenir le lien avec mon enfant, et, si cette idée m'était insupportable, elle l'était moins que la crainte de lui transmettre inconsciemment l'ensemble des non-dits à l'œuvre dans mon cercle intime. La seule chose à ma portée pour briser ce cycle, c'était de prendre la parole et de m'affirmer.

LE SYNDROME DU BÂTARD

Mes premières tentatives se sont plus apparentées à des balbutiements qu'à une affirmation claire et distincte ; on ne s'extrait pas d'un système d'emprise du jour au lendemain, c'est un processus relativement long, fait de maigres avancées et de longs retours en arrière. En clair, il a fallu aller au charbon. Plus dur encore que de renverser les habitudes de silence en place au sein de ma famille, j'ai dû lutter contre mes ennemis intérieurs : ma propre culpabilité d'une part et un profond sentiment d'imposture d'autre part, qui m'est apparu au fur et à mesure de mon cheminement non pas comme une inscription qui aurait été gravée en moi, mais plutôt comme un des éléments constitutifs de ma personnalité. Ma naissance en portait le poids. Je n'ai pas eu d'autre choix que de me mettre à nu et, sur une impulsion, j'ai commencé à me définir moi-même en tant que bâtarde, à en revendiquer l'appartenance, timidement au début, puis plus rageusement ensuite. J'avais envie de le crier de la même façon que l'on se revendique d'un mouvement, d'une association, en quête d'une revanche. Personne ne voulait en parler ? J'allais le scander sans relâche. Voilà quel était mon état d'esprit, impatient et maladroit, plein de fureur et de mélancolie. La libération se traduit en mots ; celle-ci est devenue un étendard

PRÉAMBULE

qui avait la force d'une insulte aux yeux de mes proches, mais qui a eu le mérite de m'aider à poser le premier jalon d'une prise de conscience dont j'avais sous-estimé l'intensité.

Jusque-là, je m'étais sentie isolée et coincée dans cette situation qui n'avait pas de définition claire et précise. Tout était devenu absurde et vide de sens. Or, à partir du moment où j'ai énoncé le mot et à chaque fois que cela a été le cas, quelque chose d'étrange se produisait, tel un sésame qui aurait d'un seul coup permis aux inconnus de libérer leur parole. Il suffisait donc de dire *bâtard* pour que d'autres gens dans mon cas puissent se reconnaître dans le seul terme qui illustre exactement les conditions opaques de nos naissances. Non seulement je n'étais plus seule, mais nous parlions la même langue. J'ai écouté d'autres histoires que la mienne et, à force d'entendre tous ces parcours aussi tortueux, j'ai créé le site « Bande de Bâtards » en 2017, un projet hybride mêlant textes et photographies, et dont l'objectif était de présenter des témoignages d'adultes découvrant tardivement qu'on leur avait dissimulé leurs origines biologiques. Très vite, il est devenu évident que nous avons bien plus en commun que ce secret initial. Malgré la diversité de nos récits respectifs, de nos âges et de nos environnements socioculturels, nous

LE SYNDROME DU BÂTARD

partagions un même sentiment de perte qui semblait intimement lié à notre existence. C'était vertigineux de voir à quel point nos identités étaient morcelées, chacun d'entre nous poursuivant une sorte de quête invisible et très solitaire, tentant de reconstituer une histoire qui ait du sens et nous permette de nous connecter à une connaissance intime de nous-mêmes. La même question revenait à chaque entretien : comment puis-je savoir qui je suis si j'ignore d'où je viens ?

À cette époque, le débat sur la révision de la loi de bioéthique en était à ses prémices, et on sentait frémir les premières revendications des enfants nés par insémination, à qui on avait quasi systématiquement caché les conditions de leur conception. J'ai encore en mémoire l'interview de certains médecins ayant procédé aux premiers prélèvements et qui affirmaient avoir eux-mêmes conseillé aux parents de ne rien révéler à leur enfant à naître. C'est d'ailleurs le thème qui sous-tend *Héritage*³, le récit de Dani Shapiro dans lequel elle révèle le choc qu'elle a ressenti en découvrant ne pas être l'enfant biologique de son père, et l'enquête minutieuse qu'elle mène pour retrouver la trace de son donneur. En France, on retrouve la même quête dans le livre d'Arthur Kermalvezen, *Le Fils*⁴, qui a lancé une réflexion poussée sur le statut des donneurs

PRÉAMBULE

anonymes et la nécessité pour les enfants issus de PMA de pouvoir accéder à leurs origines. En dehors de cette actualité sur la révision de cette loi, je ne trouvais rien qui me permette d'appréhender le sujet dans sa globalité et qui s'adresse à tous les types de secrets liés à la filiation. Qu'est-ce qui permettait que ce processus puisse s'appliquer à chaque fois, générant des mécanismes toxiques qui contiennent et cadennassent toutes les voix d'une seule et même famille ? Le site avait ouvert une humble brèche et permis de donner un refuge à ces illégitimes hors du cadre, puisque, en dehors des enfants adoptés ou de ceux conçus par procréation médicalement assistée, pour tous les autres, l'absence d'un vocabulaire spécifique à notre condition nous empêchait d'avancer et d'identifier le but que nous poursuivions. Sans définition possible de notre état, il était impossible de circonscrire les contours de ce pour quoi nous voulions nous battre, et, sans un ennemi clairement nommé, le combat était perdu d'avance. Le fait de nous rassembler en un même lieu virtuel, et d'accorder à ceux qui le souhaitaient la possibilité de s'exprimer, a enclenché un processus inattendu.

Alors que je pensais que le site n'allait intéresser qu'une poignée de personnes seulement, ma messagerie s'est progressivement remplie de